

LA REVOLUTION CULTURELLE EN CHINE.

Les constatations que je vais émettre ici ont été recueillies auprès de diverses autorités chinoises au cours d'un bref séjour effectué en 1966 en République Populaire de Chine. Vu mon ignorance de la langue chinoise, toute conversation avec des dirigeants chinois avait nécessairement lieu par le canal d'un interprète. D'autre part, je n'ai malheureusement pu avoir aucun contact avec des porte-parole de l'opposition. Mes observations s'avèrent donc très fragmentaires et il serait à coup sûr illégitime d'émettre un jugement définitif sur la révolution culturelle en Chine. Rappelons encore que si beaucoup de publications traitent de ce sujet, elles pèchent souvent soit par ignorance et par incompréhension, soit par un esprit prévenu entaché de nationalisme, de nostalgie colonialiste et de racisme, ce qui entraîne en Europe la diffusion d'informations déformées ou erronées. Or il faut éviter d'assimiler les problèmes de la Chine à ceux du monde occidental, car l'utilisation de la logique déductive cartésienne fausse la portée de nos réflexions sur des phénomènes marqués de l'esprit oriental. Néanmoins, je vais m'efforcer d'analyser la révolution culturelle en Chine dans un esprit d'objectivité rigoureuse, sans parti pris politique et sans — bien entendu — chercher à imposer des vues personnelles.

Pendant vingt-cinq siècles, la pensée de Confucius, consacré « sage pour dix mille siècles », a réglé la vie des Chinois. En établissant un code de toutes les obligations morales allant jusqu'aux règles d'étiquette les plus sévères et les plus étriquées, Confucius cherchait principalement à conserver l'ordre établi dans une société féodale. Une des données fondamentales de son éthique était la fidélité au monarque légitime. En prônant l'immobilisme politique, économique et social et le narcissisme culturel, la pensée confucéenne avait engendré en Chine une véritable léthargie à l'échelon national. Au XIX^e siècle, l'Empire chinois, dirigé par une dynastie étrangère et desservi par des fonctionnaires corrompus, était livré aux guerres civiles et au banditisme. Epidémies et famines décimaient une population passive et misérable. Les puissances européennes profitèrent de l'immense retard de la Chine pour lui imposer au moyen de « traités inégaux » des concessions de territoires et des privilèges d'exterritorialité. La révolution de 1911 amena la chute de la dynastie, mais l'anarchie redoubla d'intensité. A la guerre civile succéda la guerre sino-japonaise, à la guerre sino-japonaise, une seconde guerre civile qui aboutit à la prise du pouvoir par le *Parti Communiste Chinois* et à la proclamation par Mao Tsé-toung de la République Populaire de Chine le 1^{er} octobre 1949 à Pékin.

La Chine devenait ainsi un pays socialiste dirigé par un gouvernement marxiste-léniniste se référant, toutefois, à la pensée de Mao Tsé-

toung qui a revu et corrigé les données socialistes posées par Marx, Engels et Lénine. Rappelons que les marxistes-léninistes considèrent que la société capitaliste est une société où une minorité, la bourgeoisie, exerce en fait une dictature voilée ou non sur la majorité constituée par les travailleurs. La prise du pouvoir révolutionnaire renverse cet état de choses : l'ensemble des travailleurs exerce alors une dictature sur la minorité des anciens exploiters afin de les empêcher de reprendre le pouvoir : c'est la dictature du prolétariat. Cependant, dans une société socialiste, les classes et les habitudes mentales du monde capitaliste continuent à exister bien que les anciennes classes aient perdu leur base économique : « Tout en reconnaissant que, écrit Mao Tsé-toung, dans le cours général du développement historique, le matériel domine le spirituel, l'être social domine la conscience sociale, nous reconnaissons et devons reconnaître l'action en retour du spirituel sur le matériel, de la conscience sociale sur l'être social, de la superstructure sur la base économique. » D'après le président chinois, ce sont donc les idées qui transforment le monde et ce sont les masses, imprégnées d'idées, qui opèrent ce changement, non la force brutale : le facteur décisif est donc l'homme, non le matériel.

Après la prise du pouvoir, le nouveau gouvernement chinois adopte d'abord un régime d'économie mixte où coexistent un secteur socialisé — les activités clés — et un secteur libre. Ce dernier est par la suite progressivement étatisé. Dès 1956, le *Parti Communiste Chinois* s'efforce de refaçonner la pensée des intellectuels — dont beaucoup sont d'origine bourgeoise — en leur demandant de critiquer sans crainte et sans restriction ce qui ne va pas dans le régime pour dégager des idées nouvelles facilitant les transformations socialistes. Mais cette campagne entraîne une réaction bourgeoise, ce qui amène le *Parti Communiste* à envoyer des centaines de milliers d'intellectuels dans les campagnes pour prendre contact avec les réalités populaires. Toutefois, ces mesures s'avèrent insuffisantes. En outre, les attaques chinoises contre le révisionnisme moderne conduisant, selon Mao Tsé-toung, à un rétablissement progressif du capitalisme en U.R.S.S., aboutissent à une rupture idéologique entre Moscou et Pékin. Dès lors, on envisage une « remise dans le moule » des intellectuels — y compris les cadres de l'administration et du parti.

De septembre 1965 à mai 1966, des pamphlets soulignent la nécessité de soumettre à la critique les personnalités bourgeoises adversaires du régime. Ils rappellent que la lutte des classes existe toujours dans la société socialiste. C'est ainsi que l'U.R.S.S., premier grand Etat socialiste fondé par Lénine, s'est, tout au long d'un processus d'évolution pacifique, engagée dans la voie de la restauration du capitalisme. Comme la même tendance se manifeste en Chine — où une nouvelle couche de privilégiés cherche à s'emparer du pouvoir —, une révolution dans le domaine idéologique et politique apparaît nécessaire. Cette campagne stratégique longuement mûrie aboutit à la proclamation de la *grande révolution culturelle prolétarienne*. Remarquons, à ce propos, que la tra-

duction française mot à mot « grande révolution du prolétariat en ce qui concerne la culture » ne rend pas toutes les nuances de la langue chinoise qui met surtout l'accent sur le terme « prolétariat » et non sur le terme « culture ». D'autre part, la conception du terme « révolution » est très différente pour un Occidental et pour un Chinois. L'Occidental y associe mentalement les idées de 1789 — Liberté, Egalité, Fraternité — alors que le Chinois rejette cette conception de la révolution bourgeoise qu'il considère comme des mots d'ordre hypocrites utilisés pour préserver des intérêts de classe.

En mai 1966, une quarantaine d'étudiants de l'Université de Pékin forment les premiers Gardes rouges. Dans des journaux en gros caractères, ils appellent tous les étudiants et les enseignants à combattre la bourgeoisie révisionniste et surtout les autorités académiques qui s'efforcent de transformer en continuateurs de la bourgeoisie les étudiants — dont plus de 40% proviennent d'ailleurs encore de familles bourgeoises ne représentant pourtant que 5% de la population —. Les Gardes rouges — dont le nombre ne cesse de s'étendre — entament l'épuration de la *Ligue des Jeunesses Communistes* dirigée par des révisionnistes. Ils critiquent aussi les erreurs de certains dirigeants du *Parti Communiste* dans des grands débats publics où règne un large esprit d'opinion. Ils cherchent à instaurer un système de démocratie directe : leur mouvement — radicalement égalitaire — est surtout dirigé contre l'autoritarisme, l'arrivisme et les privilèges matériels des cadres du *Parti Communiste* qui ont perdu le contact avec les masses. Ceux-ci réagissent en déclarant illégal le mouvement des Gardes rouges. Mais Mao Tsé-toung et plusieurs membres du *Comité central du Parti Communiste* appuient le mouvement qui fait dès lors tache d'huile dans toutes les Universités et les écoles secondaires du pays.

Les Gardes rouges s'attaquent aux « quatre anciennetés » : la culture, l'idéologie, les mœurs et les coutumes considérées désormais comme désuètes. En principe, ils utilisent la persuasion et non la coercition pour amener les révisionnistes à faire leur autocritique : l'étude des œuvres de Mao Tsé-toung et le travail manuel permettent leur rééducation. Les Gardes rouges rebaptisent les rues et affublent magasins, écoles et usines de noms révolutionnaires ; ils placent des statues, des bustes, des tableaux et des photographies de Mao dans tous les bâtiments publics ; ils affichent partout des citations du président, défilent dans les rues en entonnant des chants révolutionnaires, brandissent des drapeaux rouges ainsi que le fameux petit livre rouge, véritable condensé de la doctrine de Mao Tsé-toung ! Quelques désordres sont inévitables. Certains exaltés se livrent à des déprédations contre des monuments anciens, brûlent des livres et molestent des gens. Mais ces éléments gauchistes sont rapidement écartés et des mesures sont prises pour protéger les souvenirs prestigieux de l'ancienne Chine. A certains endroits, des heurts se produisent entre Gardes rouges et ouvriers — la tendance à uniformiser les salaires des paysans, des ouvriers et des cadres entraîne, en effet, un certain mécontentement — ou entre factions rivales de Gardes

rouges soutenant des thèses différentes quant à l'application pratique de la ligne révolutionnaire issue de la pensée de Mao. On constate aussi dans certains organismes des contre-courants soutenus par les droitiers qui, bien que minoritaires, conservent une puissance politique très forte,

En août 1966, le *Comité central du Parti Communiste Chinois* officialise la révolution culturelle, nouvelle étape de la pensée socialiste. Il décrète la mobilisation des masses et prône l'application résolue de la ligne de classe du parti ; il exige la réforme de l'enseignement par la réduction du temps de scolarité et l'allègement des programmes ; il veut prévenir la restauration de la bourgeoisie en écartant les révisionnistes des postes de direction ; il demande, enfin, aux travailleurs de faire la révolution et de promouvoir la production. La ligne préconisée par Mao Tsé-toung triomphe. Les effectifs des Gardes rouges continuent à se multiplier et des millions d'entre eux venus de tous les coins de la Chine défilent devant le Président sur la place Tien An-men à Pékin. D'autre part, on assiste partout à des limogeages et à des destitutions officielles accompagnées d'autocritiques retentissantes.

La révolution culturelle s'étend bientôt à l'armée, aux usines et aux campagnes. Le mouvement engendre certaines résistances — notamment à Changhaï où ses adversaires déclenchent même une grève générale —. Mais les opposants sont écrasés. Des comités révolutionnaires, basés sur la triple union des militants des organisations de masse, des cadres révolutionnaires et des représentants de l'armée et de la milice, prennent le pouvoir dans toutes les provinces. En octobre 1968, le *Comité central* ratifie le rapport de vérification sur les crimes de Liou Chao-shi, considéré comme le principal dirigeant révisionniste : il est exclu du parti et destitué de toutes ses fonctions. La première phase de la révolution culturelle est terminée.

Cherchons maintenant à analyser de plus près la grande révolution culturelle prolétarienne. Pour les Chinois, celle-ci constitue la lutte de la conception prolétarienne du monde contre la conception bourgeoise du monde dont l'enjeu est la direction dans le domaine idéologique. Elle est d'abord une *rupture avec le passé*. Elle veut détruire les coutumes, les mœurs et les traditions de la classe bourgeoise implantées depuis des millénaires et faire disparaître l'individualisme et les survivances du mandarinat. L'art et la littérature doivent devenir l'expression de la culture prolétarienne. C'est ainsi que le théâtre et l'opéra restaient dominés par les empereurs et les rois, les généraux et les ministres, les lettrés et les courtisanes. On s'efforce maintenant d'en transformer le contenu en campant des personnages héroïques d'ouvriers, de paysans et de soldats armés de la pensée du président Mao en vue de renforcer les sentiments collectivistes et la conscience politique révolutionnaire du peuple.

La révolution culturelle qui s'efforce de toucher l'homme dans ce qu'il a de plus profond, prône un *monisme intellectuel*. Elle veut doter la Chine d'une pensée révolutionnaire unifiée qui n'est ni celle de Confucius, promoteur d'une morale aristocratique, qui a figé la civilisation

chinoise durant vingt-cinq siècles, ni celle de l'idéologie révisionniste, prônant l'« économisme » — point de rencontre du capitalisme réformé de l'Occident et du socialisme réaliste de l'U.R.S.S. — où les progrès techniques permettent la satisfaction des besoins essentiels qui s'accroissent eux-mêmes qualitativement et quantitativement — par exemple, l'automobile — et où une classe de technocrates domine la classe des prolétaires.

Cette pensée révolutionnaire unifiée est la dialectique matérialiste de Mao Tsé-toung. Pour éviter qu'elle ne reste l'apanage des lettrés et des spécialistes et pour la répandre dans les masses, il faut éditer ses œuvres et les lire.

Enfin, la révolution culturelle vise à la *transformation morale de l'homme*. « Le peuple, selon Mao, le peuple seul, est la force motrice, le créateur de l'histoire universelle. » Or le régime socialiste constitue une phase transitoire vers l'établissement d'une société communiste où la lutte des classes aura disparu. Pour y arriver, les hommes doivent changer de comportement, atteindre un haut degré de maturité politique pour exercer effectivement le pouvoir politique. Le goût du profit personnel et l'esprit d'égoïsme aboutissent à la restauration du capitalisme. Ils doivent être remplacés par l'esprit de sacrifice et le dévouement absolu aux intérêts de la collectivité qui impliquent actuellement la limitation des besoins matériels. Cette transformation morale de l'homme, but fondamental de la révolution culturelle, doit s'accomplir au cours de la phase du socialisme.

La révolution culturelle ouvre une ère nouvelle dans l'histoire du mouvement communiste international. Pour assurer la relève de l'esprit révolutionnaire dans la génération montante, elle fait confiance à la jeunesse et, renversant les traditions ancestrales de piété filiale et de hiérarchie, elle met l'accent sur le refus d'accepter la tradition, la spontanéité, l'esprit d'invention et d'initiative, la foi, l'enthousiasme et la pureté. Les dirigeants chinois n'écarteront pas l'éventualité d'une attaque des Etats-Unis ou de l'U.R.S.S. contre la Chine. La révolution culturelle leur permet de stimuler l'ardeur politique dans la société post-révolutionnaire et de mobiliser les masses en vue d'une guerre défensive. La vision révolutionnaire chinoise ne se considère, toutefois, pas comme définitive : elle sera révisée au fur et à mesure que l'industrialisation entraînera une transformation de la vie et des mentalités ⁽¹⁾. En attendant, le gouvernement chinois ayant écarté la solution de l'aide étrangère — considérée à juste titre comme trop onéreuse, — seule une politique — érigée en morale — d'austérité sévère peut permettre et encourager l'accélération des progrès de l'agriculture et de l'industrie chinoise.

Pierre SALMON,
Université Libre de Bruxelles.

(1) La disparition de Lin Piao (22 septembre 1971) et l'admission à l'O.N.U. de la République Populaire de Chine (26 octobre 1971) ont amené d'importants changements dans la politique extérieure et intérieure du gouvernement chinois. Un nouveau séjour en Chine serait nécessaire pour rendre compte des transformations survenues sur la scène chinoise.